

COLLECTION
FRANCO-ONTARIENNE

No 1

Confiance et Espoir

M. le chanoine Lionel Groulx



LES ÉDITIONS DE LA
Société Historique du Nouvel-Ontario
COLLÈGE DU SACRÉ-CŒUR - SUDBURY, ONT.

**Les membres du comité directeur pour 1945 sont
les fondateurs de cette collection franco-
ontarienne**

1^{er} président honoraire :

■ MGR STÉPHANE CÔTÉ, P.D.

2^e président honoraire :

■ HON. SÉNATEUR RAOUL HURTUBISE, M.D.

Chef du bureau de direction :

■ R. P. LORENZO CADIEUX, S.J.

Président

■ M. LE DR RODOLPHE TANGUAY, M.D.

Vice-président :

■ M. J.-ARMAND LAPALME

Secrétaire :

■ R. P. LUCIEN CAMPEAU, S.J.

Trésorier :

■ M. GEORGES TITTLE

Conseillers :

■ R. P. HENRI GAUTHIER, S.J.

■ R. P. WILFRID NADEAU, S.J.

■ R. P. ROSAIRE LEGAULT, S.J.

■ M. ADÉLARD LAFRANCE

■ M^r LÉO LANDREVILLE

■ M. JOSEPH SAMSON

**DOCUMENTS HISTORIQUES
de notre Société**

N° 1—La Société Historique du Nouvel-Ontario

N° 2—Aperçu sur les origines de Sudbury

N° 3—Faune et mines régionales

N° 4—Chelmsford, Coniston, Chapleau

N° 5—Familles pionnières

N° 6—Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie

N° 7—Flore régionale et industrie forestière

N° 8—Verner et Lafontaine

COLLECTION
FRANCO-ONTARIENNE

3.00
1971
H.A.F.

F 38146

No 1

Confiance et Espoir

M. le chanoine Lionel Groulx



LES ÉDITIONS DE LA
Société Historique du Nouvel-Ontario
COLLÈGE DU SACRÉ-CŒUR - SUDBURY, ONT.

Nihil constat

J. D. ROLLIN, Ptre-censeur

Ottawa, le 15 août 1945

Imprimatur

J. H. CHARTRAND, V.G.

Ottawa, le 15 août 1945

99634

Confiance et Espoir ⁽¹⁾

Messieurs les membres du clergé,
Mesdames,
Messieurs,

Je traversais l'autre jour votre pays. Une image entre autres est venue m'étreindre : d'ici à Fort-William dans l'espace désertique que fait à la région le prolongement du bouclier laurentien, ces groupes de maisonnettes, maisonnettes de cantonniers, semées le long de la voie ferrée, à vingt-cinq, trente milles les unes des autres. Quelle impression de solitude ! Maisons souvent pleines d'enfants qui paraissent sur le perron, saluent de la main le train qui passe, seul événement de la journée, image fugitive de la civilisation. Malgré moi, je pensais à vous, à toutes nos minorités dispersées comme les cantonniers épars, dans la grande solitude canadienne. A certains jours, me disais-je, comme le Québec leur doit paraître loin ! Et je croyais vous entendre me poser des questions comme celles-ci : « Que devient le vieux pays québécois ? Lui arrive-t-il de penser à nous ? S'intéresse-t-il au sort des fils dispersés ? »

Votre vie, votre destinée de Français isolés, arc-boutés dans l'effort de survivance, est sûrement émouvante. Le savez-vous ? Il y a treize ans, je me souviens, j'avais raconté à l'Institut catholique de Paris et à la Sorbonne, l'histoire des luttes scolaires des Franco-ontariens et des Canadiens fran-

(1) *Conférence prononcée le 13 novembre 1944 à Sudbury, Ontario. Présenté par le R. P. Lorenzo Cadieux, le conférencier a été remercié par Son Honneur le Juge J.-A.-S. Plouffe.*

çais de l'Ouest. Ma conférence finie, un homme m'arriva, profondément ému. « M. l'abbé » me dit-il, « vous me voyez les yeux pleins d'eau. Vous ne sauriez croire combien l'obstination de ces poignées de Français à garder leur langue, à défendre leurs écoles françaises, si loin de la France, si perdus en votre Amérique du Nord, peut nous émouvoir, nous autres, Français du vieux pays ! » J'avais, devant moi, Emile Baumann, le grand romancier catholique. Ce jour-là, je compris encore mieux que par toute autre démonstration l'exceptionnelle grandeur de votre vie.

— I —

Je voudrais vous dire des paroles de confiance et d'espoir. Que faisons-nous tous ensemble au Canada ? Nous prolongeons, nous maintenons une décision des ancêtres. Décision qui fut prise, il y a près de deux cents ans. Nous étions en l'année 1764, l'année qui suivit le traité de cession. Quelle serait, à l'égard de sa conquête, la première politique de l'Angleterre ? Nos pères se le demandaient anxieusement. Ce fut une politique d'assimilation. L'attaque menaçait tous les fondements de notre vie : foi, langue, droit, dignité civile et politique. La France était partie. Plus d'espoir de ce côté. Nous restions un petit peuple de rien du tout : 65,000 âmes, soit environ 10,000 familles. Nous n'étions pas, ainsi qu'on l'a dit, décapités socialement. Nous restions sans chefs reconnus, obéis, et sans l'habitude des mouvements collectifs. Nous étions pauvres,

ruinés par une guerre impitoyable. Et pas plus qu'aujourd'hui, nous ne devons manquer de sceptiques, de défaitistes, de partisans de l'*A-quoi-bon* qui s'en allaient répétant : «A quoi bon résister ? A quoi bon s'entêter dans l'impossible chimère ?» C'eût été si simple de céder, de se laisser aller. Une, deux générations ; et c'en était fini de la bataille inutile, de l'espoir insensé.

Troja fuit. . . La Nouvelle-France avait vécu !

Les *A-quoi-bon* ne furent pas écoutés. La résistance s'organisa sur tous les points menacés : foi, droit, langue, dignité juridique et politique. Lisez les pétitions des ancêtres au gouvernement britannique. Elles nous ont été conservées. Elles sont fières. Plutôt que de se courber sous la dure loi, ces Canadiens de 1764 se déclarent prêts à s'expatrier, à s'en aller, « en sacrifiant tous leurs biens—gratter la terre. . . où ils pourraient mettre leur vie et celle de leurs enfants à l'abri de l'injustice. . . » Ce fut bien ainsi. Ce jour-là, par une décision suprême, les ancêtres ont fixé l'attitude qui devait rester la leur sur la question de la survivance. Pour le plus grand embarras de nos défaitistes de tous les temps, il fut décidé que nous resterions Français.

Quelles éminentes raisons ont inspiré, commandé cette attitude ? Nos pères ont eu besoin de motifs impérieux, proportionnés au coût de l'effort, aux sacrifices qu'il leur faudrait payer. Ces motifs, je les ai cherchés longtemps. J'ai lu, relu les suppliques, les mémoires de l'époque. Je n'ai pas trouvé ce que

je cherchais. Mais il m'a semblé que le ton des pétitions, l'accent de cette littérature politique ou diplomatique, le sentiment qui circule à travers les lignes, nous révèlent la psychologie des aïeux. Et, sans trop donner dans l'histoire fictive, il reste possible d'imaginer ce qui a déterminé leur résolution.

En premier lieu je discerne leur fierté de Français. N'oublions pas que nos pères sont les fils de la France du dix-septième siècle, et qu'ils se savaient nés de la plus grande nation du monde. La morgue du conquérant, morgue de fraîche date, ne pouvait les fortement impressionner. La France a pu subir des revers militaires en 1760. Son prestige politique a pu baisser. Son prestige intellectuel, lui, garde toujours le premier rang. Vous l'avez lu dans votre Histoire littéraire : c'est précisément en cette fin du dix-huitième siècle, alors que sa suprématie politique et militaire lui échappe, que la France connaît le plus merveilleux rayonnement de sa littérature et de son art. Dans toutes les cours européennes et dans toutes les sociétés d'esprit, la suprême élégance est de parler français, de lire les auteurs français, de manger, de se vêtir à la mode française. Nos ancêtres canadiens, nous le savons aussi par l'histoire, avaient trop d'inclination naturelle à la fierté, pour n'avoir pas ressenti, avec force, l'honneur d'être les fils de la grande nation et l'avantage de le rester.

D'autres motifs qu'on imagine très simples, sentiments naturels au cœur de tout peuple bien né, ont aussi guidé, pour leur part, les aïeux. C'est instinc-

tif, quand on est de bon sang : on ne renonce pas à certaines choses, sans éprouver qu'on se diminue. Pour peu qu'il ait de noblesse au cœur, un fils ne renie pas ses parents parce qu'ils sont pauvres ou malheureux. Le Canadien français d'aujourd'hui ne rougit pas de sa langue, de sa race, sans ressentir au moins, au creux de la poitrine, une petite morsure. Tout cela est de l'ordre sentimental ; mais tout cela est de toutes les latitudes, de tous les temps, et représente, pour la conduite de l'homme ou des peuples, une grande valeur passionnelle. Tout de même qu'à l'inverse, certaines résistances, certaines fidélités à soi-même, ne vont point sans quelque vibration intérieure tonifiante, exaltante ; joie, fierté de l'homme qui, en une heure grave de sa vie, n'a trahi ni ses principes, ni sa conscience. Encore une fois, autant de choses qui se raisonnent moins qu'on ne les sent, mais d'un rôle quotidien et considérable dans la vie. Acculés au choix tragique, nos pères ont dû se poser, au moins cette question qui engageait tout leur avenir ; quel était le prix du reniement ? Et quel était le prix de la fidélité ? Fiers de leurs titres de Français et fiers de leur foi de catholiques, ils savaient, à coup sûr si, par hasard, ils se décidaient pour l'abdication, à quelle richesse spirituelle ils tournaient le dos. Et en échange de quoi ? Quand je reconstitue ce débat intérieur dans l'âme du petit peuple, sa résolution héroïque, je crois la pouvoir ramener, sans trop d'erreur, à ces quelques propositions ; rester Français par fierté de race, d'histoire et de culture. Rester Fran-

çais pour rester catholique. Rester catholique parce que rien n'égale cette suprême fierté.

— II —

Depuis 1764, deux siècles tout près ont passé. Nos raisons de rester Français auraient-elles perdu de leur force ? Et si des motifs nouveaux nous commandent de renier la première attitude des ancêtres, quels sont-ils ? Je me rappelle mon premier passage à Sudbury, en 1928. Je revenais de l'Ouest. Par besoin de prendre l'air, je descendis du train ; j'arpentai le quai de la gare. Un modeste employé transportait des colis. Je l'abordai : Vous parlez Français ? — Oui, Monsieur. — Est-ce qu'ici, autour, de vous, tout le monde ne parle pas l'Anglais ? — Oh ! oui, presque tout le monde. — Pourquoi alors parler français ? Le pauvre homme me regardait dans les yeux, un peu ahuri, sans doute, de s'entendre poser pareille question. Mais il se ressaisit et me jeta ces mots que je n'ai jamais oubliés : « Que voulez-vous ? Vous êtes un passant, vous ; et de me parler comme ça, dans ma langue, ça me *travaille* le cœur ! » Qu'est-ce donc qui travaillait le cœur de cet homme du peuple ? Des motifs de confiance, de fierté qui, aux heures de doute, seraient propres en chacun de nous, à nous *travailler* le cœur, en sommes-nous si dépourvus ?

Depuis 1764 serait-il vrai que notre histoire aurait tant dégénéré ? J'ai toujours pensé que nous

avons continué de vivre une histoire unique au monde. (Je ne dis pas une histoire pour « manuel unique »). Un jour, pour en être plus assuré, j'ai posé la question au Père Delos, dominicain, de réputation internationale. J'ai dit au Père : « Vous connaissez votre Histoire moderne ; vous connaissez en particulier l'histoire des petites nationalités ou des petits peuples de l'Europe. Eh bien, voici un exposé sommaire de notre vie depuis la conquête anglaise. . . » Et alors, en une rapide synthèse, je lui brossai le tableau de notre existence depuis deux siècles. Je lui dis notre effort pour nous cramponner à notre vie, à notre âme française ; je lui dessinaï notre ascension, sans ligne brisée, vers la liberté politique et nationale, notre attachement indéfectible à notre foi ; notre travail souvent repris, mais toujours tenace pour forger les institutions nécessaires à notre survivance ; et tout cela, dans le cadre de l'empire britannique, dans le milieu américain, sans beaucoup d'appui, de qui que ce soit. Et je posai au Père cette question : « Connaissez-vous beaucoup de petits peuples modernes qui, placés dans les mêmes circonstances, aient manifesté pareille énergie vitale, dessiné, par leur histoire, courbe aussi vigoureuse et aussi victorieuse. . . ? » Sans me laisser finir, le Père me répondit : « Votre histoire est unique au monde ! »

Depuis quelques temps, nous recevons la visite fréquente d'Américains latins en tournée de voyage au Canada. Quelle chose, quel fait de chez nous les

étonnent davantage ? Non pas telle ou telle beauté naturelle de notre pays, tel ou tel aspect de notre civilisation matérielle, mais la découverte, dans un coin de l'Amérique du Nord et du Canada, d'une ancienne colonie française, d'un petit peuple de trois millions d'âmes qui a gardé, au milieu de cent quarante millions d'étrangers, sa foi catholique et sa culture originelle, autrement dit un coin de France dans l'Amérique anglo-saxonne. Et ce n'est pas la seule fois de ma vie, que j'ai pu constater l'admiration des étrangers devant notre *fait* français. Un jour, c'était en 1921, de passage à Paris, je fus invité à donner une causerie à l'un des dîners des Publicistes chrétiens. René Bazin, leur président, m'avait dit : « Faites-nous sur le Canada français, un petit discours d'une demi-heure ». Maintes fois, au cours de mes voyages, j'avais pu déplorer, non seulement l'ignorance, mais l'indifférence de nos cousins de là-bas, à l'égard de leur ancienne colonie. J'avais d'autre part constaté que l'indifférence ne tenait plus lorsque la chance s'offrait de raconter en bloc toute notre histoire avant et depuis la grande Séparation. Devant cet auditoire d'écrivains, je fis donc, en traits aussi ramassés que possible, la synthèse de notre passé et de notre situation actuelle, tableau que j'intitulai : la *France d'Outre-Mer*. L'émotion que je devais lire, dix ans plus tard, dans les yeux d'Emile Baumann, je l'ai lue d'abord dans les yeux de ces Français. Ce soir-là, j'ai connu moi-même, une des grandes émotions de ma vie. Je n'oublierai jamais ces visages tendus qui ne savaient comment m'expri-

mer leur gratitude pour la révélation de ce que l'un d'entre eux voulut appeler : « cette page oubliée d'histoire française ». Vous rappellerai-je une autre scène, celle-ci vécue à Gaspé, en 1934, lors des fêtes du quatrième centenaire de la découverte du Canada ? Un matin, le Croiseur *Vauquelin* qui nous amenait la délégation de France, s'arrêta à l'entrée du port gaspésien. Aussitôt, du rivage, par un jour de soleil en fête, de petites barques de pêcheurs, un essaim aussi léger qu'un vol de goëlands, s'élança, voiles tendues, vers le croiseur. Les barques avaient arboré les couleurs du *Vauquelin* ; les jeunes Gaspésiennes qui formaient les équipages portaient les costumes des vieilles provinces de France et chantaient en chœur les chansons du vieux pays. J'entends encore Henri Bordeaux racontant à Montréal, quelques jours plus tard, cet incident du voyage de la délégation française. « Ce premier contact », disait-il, « avec votre terre, la terre de Jacques Cartier, fit que tout le monde, à bord du *Vauquelin*, se mit à pleurer, les uns cachant leurs larmes, la plupart ne les cachant point ». Admettons-le : notre Histoire n'a guère changée, n'a rien renié de son ancienne grandeur, depuis 1760. Mais, hélas, nous sommes les derniers à nous en apercevoir.

En 1764 les ancêtres escomptaient les profits de leur fidélité française. Et ces profits, ils les jugeaient appréciables. Aujourd'hui, quand nos quelques défaitistes osent poser la question : « Avons-nous intérêt à rester Français ? » Je sais de pauvres malheu-

reux qui ne savent que répondre. Jeunes gens, mesdames, messieurs, vous avez tous connu, dans votre entourage, des familles canadiennes-françaises qui ont renié leur race, parfois changé leur nom. Pour ma part, combien n'en ai-je pas rencontré de ces « revirés » ? J'ai connu, dans mon enfance, une famille aristocratique qui, par des mariages mixtes, a fini par passer de « l'autre côté ». Où sont aujourd'hui ses descendants ? A la troisième et parfois à la deuxième génération, la plupart étaient déjà protestantisés ; deux ou trois peut-être parlent encore français. Au point de vue moral, déchéance trop souvent complète ; au point de vue économique, pour un trop grand nombre, des loques lamentables. Et pourtant ces gens-là croyaient gravir un échelon social, mettre dans leur jeu une carte victorieuse. Non. Je vois très bien ce que nous pouvons perdre dans le reniement ; j'en suis encore à chercher ce que nous pouvons gagner.

Et pourquoi en arriverait-il autrement ? Vous voulez savoir où serait, pour nous, le profit pratique de l'effort de survivance ? Je vous réponds par une question : A quoi tient, dans la vie, le succès personnel, même le succès en affaires ? A la chance ? Peut-être. Rarement à la chance seule. Aux périodes de prospérité factice, qui n'en a pas connu de ces chanceux ? Où sont-ils maintenant ? A quoi leur a servi leur chance, le jour où la roue a tourné ? L'expérience aurait pu leur apprendre que le « boom » n'est jamais loin du « krach ».

A quoi tient le succès personnel ? A l'intelligence ? Rarement à l'intelligence seule. Le bord des routes est encombré de ces hommes de talent qui sont restés à mi-chemin. L'expérience, ici encore, nous enseigne que rien ne tourne si facilement au fruit sec, à l'insignifiance, que l'homme de talent sans caractère. Je l'ai dit bien des fois ; « Nous nous mourons, nous, Canadiens français, pour être encombrés d'hommes de talent qui n'ont que du talent ».

A quoi tient le succès personnel ? Allez le demander aux professionnels, aux industriels, aux hommes d'affaires qui ont réussi. Tous vous donneront la même réponse : « L'entreprise, l'affaire » que nous avons mise debout, la fortune que nous avons bâtie, nous ne les devons ni à la chance seule, ni à l'intelligence seule, mais à la volonté, à l'énergie, au caractère, à la persévérance dans le travail et dans l'effort ». Vérité d'expérience que rien ne saurait démentir.

Voyez-vous, alors, ce que l'effort de survivance, parce qu'il exige de volonté et de sacrifices, dans un milieu comme le nôtre, peut faire de chacun de nous individuellement ? Voyez-vous quelle nation de caractère il pourrait tout aussi bien produire ? J'en appelle à votre expérience quotidienne, jeunes gens : n'est-il pas vrai que par un *non* ou par un *oui* devant le travail, la discipline, la passion, il est en votre puissance de faire ou défaire, chaque jour, votre vie et votre avenir. Il dépend d'un acte de volonté

accordé ou refusé que vous soyez ou ne soyez pas un homme et un chrétien. Il n'en est pas autrement d'un peuple. S'il y a une vérité que l'Histoire m'a apprise, c'est que l'existence d'une nation est affaire de la Providence, sans doute, mais, dans la grande mesure, affaire de volonté. Pour une nation d'hommes résolus, il n'y a pratiquement point de faits inévitables. Un peuple bâtit son histoire comme un homme bâtit sa vie. Les peuples forts, les peuples de caractère sont les peuples qui ont eu à lutter pour vivre. Et si la nation canadienne-française garde encore un admirable capital d'énergie et de santé morale, elle le doit aux lourdes épreuves qui ont traversé son existence, je dirai même aux durs calvaires qu'il lui a fallu parfois gravir.

Je réponds à la question que je lis au fond de vos yeux ; « La vieille province de Québec pense-t-elle à nous ? Pouvons-nous compter sur son appui ? Donne-t-elle toujours l'exemple ? Vous connaissez le mot de Metternich ; « Quand la France est enrhumée, l'Europe éternue ». Peut-être estimez-vous que le vieux Québec s'enrhume plus souvent qu'à son tour et qu'il vous fait fréquemment éternuer. Permettez-moi tout d'abord une mise en garde ; ne jugez pas la vieille province d'après sa politique ou ses politiciens, pas plus qu'on ne juge un homme d'après les verrues qu'il porte au visage. Québec vit, bouge. Québec est plein de signes d'espérance. Parmi les premiers de ces signes et parmi les plus consolants, j'inscris les progrès étonnants de son enseignement supérieur. En mai dernier,

la Société royale du Canada tenait ses assises à l'Université de Montréal. Nos amis Anglo-Canadiens n'ont pu cacher leur admiration devant le caractère imposant de l'édifice. Mais notre université montréalaise n'est pas seulement une splendide réussite d'architecture. Une vie nouvelle y palpite, y bouillonne. Longtemps l'on nous a reproché notre tiédeur à l'égard des carrières ou des études scientifiques. Savez-vous que plus de cinq cents étudiants fréquentent actuellement les divers cours de notre faculté des sciences ? Un sentiment d'émulation, une volonté de progrès animent toutes les autres facultés. Autre signe d'une vie intellectuelle montante ; l'apparition de talents précoces, phénomène plutôt propre aux civilisations en voie de maturité. Laissez-moi vous citer quelques noms : André Mathieu, musicien et compositeur à 15 ans ; Roger Duhamel, journaliste, critique littéraire remarquable à 28 ans ; Guy Frégault, docteur en histoire, auteur d'*Iberville le Conquérant*, à 25 ans ; Roger Lemelin, romancier plein de promesses à 25 ans ; enfin — pourquoi ne le nommerai-je pas ? — on n'est pas un pestiféré parce qu'on fait de la politique ; André Laurendeau, chef d'un parti québécois à 31 ans. Pendant longtemps l'on a pu nous reprocher de manquer d'économistes et sociologues. Et s'il nous arrivait de rêver de renaissance économique et de réformes sociales, trop souvent les guides, les chefs manquaient pour tracer la voie. C'est la joie du Québec de posséder maintenant une équipe de sociologues, en état de figurer avantageusement parmi leurs ému-

les de n'importe quelle partie du Canada. Je nomme Esdras Minville, François-Albert Angers, le Père Emile Bouvier, Victor, Gérard Filion. Et j'en pourrais nommer d'autres.

Oserai-je dire que nous sommes en train d'améliorer jusqu'à nos idéaux politiques ? On disait depuis toujours qu'on n'améliore pas plus la politique qu'on ne bonifie le typhus et le choléra. Voici pourtant notre politique placée désormais et pour longtemps et malgré qu'elle en ait, sur le plan social et national. L'apparition de nouveaux partis dont le programme s'inspire de ces préoccupations nouvelles, la menace toujours grandissante d'une politique centralisée à Ottawa, ont opéré cette révolution. Coûte que coûte, il nous faut redevenir maîtres de notre vie économique et sociale, défendre l'autonomie Provinciale, condition expresse de notre survivance. Les vieux partis qui refuseront de se mettre à la page, s'en iront tout droit à leur sépulture. Enfin, et ce n'est pas trop tôt, les temps approchent, semble-t-il, où nous ne serons plus gouvernés par des politiciens dont les horizons s'arrêtent aux lignes du parti et au patronage du parti.

Entre tant de maux que nous aura causés la guerre, elle nous réservait au moins cet avantage de nous ouvrir les yeux sur quelques-uns de nos périls. Par suite, elle nous a enseigné la nécessité de points d'appui. Une réalisation possible et magnifique, s'offre à nous : la solidarité des peuples latins d'Amérique... Peuples d'origine portugaise ou espagnole de notre continent cherchent des amitiés, un pôle

culturel où s'appuyer. Incapables, depuis la guerre, d'aller chercher en France la culture française, gardienne de leur latinisme, voici qu'au sommet de l'Amérique du Nord, ils découvrent un petit peuple de pure origine française, qui a gardé la langue, la culture de la vieille France. Parmi leurs intellectuels, d'aucuns se demandent pourquoi le Canada français ne deviendrait pas, en quelque sorte, le pôle culturel des peuples latins d'Amérique. Il dépend de nous de nous équiper, d'équiper ce que trop de nos « bourgeois » appellent encore des facultés de luxe : faculté des lettres, faculté de philosophie, faculté des sciences sociales, de nous équiper, dis-je, pour l'accomplissement de cette haute mission et pour jeter, du même coup, les bases d'une solidarité dont notre monde américain a tant besoin.

L'esprit de solidarité, je crois le sentir s'éveiller même parmi nous, individualistes endurcis que nous avons toujours été. Le mouvement co-opératiste y contribue par ses progrès rapides, considérables. Co-opératives de toute sorte, caisses populaires, naissent comme sous la baguette d'un magicien. Symptôme révélateur : la classe qui tient la tête en ce mouvement fécond, n'est autre que la classe la plus lente d'ordinaire à se remuer, celle de nos agriculteurs. Le coopératisme nous apporte non seulement une formule claire, victorieuse, pour la reprise de nos positions économiques ; il nous enseigne la valeur de l'effort en commun ; il réapprend aux Canadiens français leur fraternité nationale, la puissance et le devoir

d'entr'aide. Découverte, expérience bienfaisantes ! Chacun sent qu'il nous faut sinon reviser, du moins fortifier nos raisons de vivre. Il appartiendra à votre génération, jeunes gens, de fonder assez d'œuvres d'entr'aide nationale pour persuader nos gens qu'il y a profit et même profit matériel à rester Canadiens français.

Eveillée au sentiment de notre solidarité française, la vieille province, j'en ai la ferme conviction, finira par se découvrir charge d'âmes auprès de tous, frères trop oubliés de la dispersion. A mesure qu'il se rendra compte de son originalité foncière, des valeurs de civilisation exceptionnelles, qu'il incarne et, par suite, de la position difficile qui sera toujours la sienne en notre Amérique et au Canada, le Québec sentira davantage la nécessité de regrouper toutes ses forces, toutes les forces que vous êtes, ne serait-ce que pour faire entrer ses minorités dans son système défensif.

* * *

En attendant, jeunes gens, je vous laisse ce mot d'ordre : tous tant que nous sommes, travaillons dans le solide. Le patriotisme ne tient pas lieu de tout. C'est un sentiment ; c'est une idée créatrice ; c'est un principe d'action. Il faut empêcher qu'il ne reste dans l'esprit qu'à l'état spéculatif, qu'il ne soit qu'un mot sonore, bon tout au plus pour gargarisme oratoire. Il faut qu'il agisse, qu'il crée les institutions, les œuvres qui le feront durer. Un patriotisme inactif se détruit par son inertie même.

Ne passons pas notre temps à dénoncer les Anglais. Essayons plutôt d'apprendre, ce sera plus pratique, à nous aimer et à nous entr'aider. Il y a des gens pour qui la « bonne entente » semble le remède à tous les maux. Cherchons les alliances ; ne repoussons pas celles qui s'offrent avec sincérité. Mais ne mettons pas tout notre effort ni même notre principal effort à chercher des alliances. Un arbre ne vit point des étais dont on l'entoure, mais de la vigueur de sa sève. Un peuple vit par la structure physique, morale, qu'il a su se donner, et d'abord parce qu'il garde intacte sa volonté de vivre et qu'il se sert de sa vie pour organiser sa vie. Travaillons pendant que nous sommes vivants, nous rappelant qu'il faut moins de vie pour vivre que pour ressusciter.

Jeunes gens, il faut des chefs. Nul peuple ne vit sans chefs. Notre vieille classe aristocratique de l'ancien régime est morte. La bourgeoisie, le clergé portent la responsabilité de notre avenir. Si nous succombons, on ne dira pas : « Le peuple a trahi sa race, son idéal national ». On dira : « La bourgeoisie, le clergé ont trahi le peuple ». Mais un chef, c'est d'abord un homme. Soyez donc des hommes, pas des fantômes d'homme, pas des moitiés d'homme, qui ne sont hommes, du reste, que la moitié de leur vie, et qui passent l'autre moitié à faire oublier qu'ils ont pu l'être. Souvenez-vous, toutefois, qu'un homme ne se fait qu'au nom d'une ascèse. La virilité ne naît pas toute seule. Elle ne se crée pas en un moment ; elle n'est pas en vente sur le marché. Elle

se forge lentement et par un nul autre forgeron que soi-même. Ayez le culte de la discipline, de la volonté, du renoncement. Soyez, par dessus tout, des chrétiens. Vous ne serez grandement hommes que si vous êtes grandement chrétiens. S'il arrive qu'un jour les pires déboires et les pires déceptions vous assaillent ; que la tentation vous vienne comme elle est venue à tant d'autres, de lâcher manche et cognée, où trouverez-vous lumière et courage, pour continuer à vivre votre vie en ligne droite, sans brisure ni reprise, si ce n'est, jeunes gens, en vous repliant sur vos positions de foi ? En ces heures de tentation, point de salut pour personne qui ne parvient à se convaincre qu'il faut toujours faire ce qui doit être fait, qu'il faut suivre les dictées de sa conscience, rester au service de la vérité, du droit, de la justice, même si cela paie moins que le reniement ou la rentrée chez soi. Faites-vous ces convictions. Forgez en vous courageusement l'homme et le chrétien. Persuadez-vous que la vie d'ici-bas se soude à l'autre comme un commencement à une fin, l'aube au couchant. Et vous apprendrez qu'il n'y a pas lieu de craindre pour notre avenir de Français et de catholiques parce que la vie n'a jamais trompé les hommes de foi.

LIONEL GROULX, ptre

LA MAISON LABERGE

Sudbury, Ont.

1908

1945

*Dans le commerce de la fourrure
depuis 37 ans*

Du trappeur à l'acheteur

A. LAFRANCE ET FILS LIMITÉE

- Manufacturiers de fourrures
- Vendeurs de peaux brutes

Entrepôt frigorifique

6-8 Durham, Sudbury, Ont.

Téléphone : 5-5645

Hommages de

PAUL-ÉMILE LAFLAMME

Médecin - Chirurgien

PHARMACIE MICHAUD

Parfumerie — Articles de toilette

Objets photographiques



Ordonnances médicales remplies avec soin

Téléphone : 4-4266

Angle Durham et Beech

Sudbury, Ont.

J.-A. PILON & FILS

MAGASIN GÉNÉRAL

Verner, Ont.

Téléphone : 5-5611

LA COMPAGNIE DE TRANSPORT DELONGCHAMP

**DÉMÉNAGEMENT ET TRANSPORT — ENTREPOSAGE
EMPAQUETAGE — ENTREPÔT À L'ÉPREUVE
DU FEU**

Bureau : 20, rue Lorne

Sudbury, Ont.

J. Z. VINET ET CIE LIMITÉE

MAGASIN GÉNÉRAL

**Merceries — Chaussures — Meubles — Epiceries
Ferrermeries — Viandes de choix**

Field, Ont.

HÔTEL FIELD

Onésime Trottier, propriétaire

Field, Ont.

Hommages

HÔTEL FRONTENAC



Courtoisie dans tous les départements

Hommages

HÔTEL NICKEL RANGE

A. Rouleau, gérant

Baie Georgienne

Baie Georgienne

L'AUBERGE DE LA BAIE-DU-TONNERRE

Alfred Marchildon, prop.



- 95 milles au nord de Toronto
- 15 milles au nord-ouest du Sanctuaire des Martyrs



Téléphones : Lafontaine 16

Baie-du-Tonnerre : 17 R 2

CLUB SAINT-LOUIS

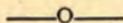
Rendez-vous des Canadiens français



Sudbury, Ont.

Tél. : 8-8573

Docteur
R.-L. Desrosiers
DENTISTE



67, Elm est - Sudbury, Ont.

Tél. : 4-4011

Docteur
Gilles Desmarais
Médecin - Chirurgien

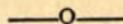


4, rue Durham nord
Sudbury, Ont.

Hommages

PHARMACIE
LÉVESQUE

Téléphone : 5-5274



469, rue Notre-Dame
Sudbury, Ont.

Docteur
Horace Paiement
B.A., M.D.



Sturgeon-Falls, Ont.

Léo-A. Landreville

B.A., LL. B., L.D.

Avocat - Notaire

Cooper & Landreville

—○—

22, rue Elm est

Sudbury - - - - - Ont.

Tél. : 4-4091

O.-J. Godin, B.A.

Avocat

Edifice Frontenac

18, rue Durham nord

Sudbury, Ont.

Maurice Dubé

Courtier d'assurances

—○—

Angle des rues Durham et
Elm, Sudbury, Ont.

Tél. : 5-5831

Jean Desmarais

Avocat

—○—

4, rue Durham nord

Sudbury, Ont.

Tél. : 7-7546

A. Fournier Ltée

Agent d'assurances

—○—

11, rue Elm est

Sudbury - - - - - Ont.

Tél. : 7-7544

Eugène Grenon

Epicier

—○—

96, rue Elm est

Sudbury - - - - - Ont.

Téléphone : 7-7151

NICKEL BELT COACH LINES

Phil. Barbeau, prop.

—■—

9, rue Cedar

Sudbury, Ont.

Faites vos emplettes

— chez —

Adam et Cie Limitée

-
- Magasin spacieux
 - Moderne
 - Avec personnel bilingue
 - Service courtois
-

**ADAM ET CIE
Limitée**

Tél. : 4-4248 - 42 Borgia

—○—
*Livraison par toute
la ville de
Sudbury*

Hector-E. Roy

Marchand général

—○—
Markstay, Ont.

Joseph Goulet

Marchand général

—○—
Verner, Ont.

Tél. : 6-6366

Taxi Jacques

83, rue Notre-Dame

Sudbury, Ont.

Tél. : 3-0221

Albert Léonard

- Garage
- Relais d'essence

63, rue Notre-Dame

Sudbury, Ont.

Téléphone : 6-6641

KARL LEHTO

J.-T. Paquette, prop.

Spécialités pour hommes :

- Chapeaux "Biltmore"
- Habit sur mesures
- Chemises "Tooke"
- Valises
- Malles
- Chaussures "Strider"

Assortiment complet d'habits de travail



84, rue Durham Sud

Sudbury, Ont.

ALBERT-J. GIROUX

MARCHAND GÉNÉRAL — MARCHAND DE BOIS

Equipement de chasse et de pêche



Licence de chasse



Téléphone : 3 R 16

River Valley, Ont.

Tél. : 246 La nuit : 243

**Marleau
et Vaillancourt**

Garage
Vendeurs de
Camions "International"
Automobiles "Packard"
—○—
Sturgeon-Falls, Ont.

Alcide Desrosiers

- Garage
- Crèmerie
- Moulin à scie

—○—
Verner, Ont.

Félix Ricard

Quincaillier
Gros et détail

—○—
6, rue Lisgar - - - - Ont.

J.-R. Armstrong

Marchand général

—○—
Warren, Ont.

R. Laframboise

Marchand général

—○—
Warren, Ont.

Arthur Simon

Marchand général

—○—
Hagar, Ont.

Maximilien Piette

- Relais d'essence
- Epicerie
- Farine, moulée

—○—
Verner, Ont.

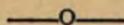
Marcel Roy

- Relais d'essence
- Garage
- Service général

—○—
Markstay, Ont.

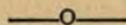
Hôtel Commercial

Eddy Lachapelle



Verner, Ont.

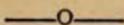
J.-R. Martin
Marchand général



Restaurant et hôtel

Lavigne, Ont.

**Bourgeault
et Beuparlant**
Marchands généraux



Cartier, Ont.

J.-M. Poitras
Verner, Ont.

Clo. Guénette
Garage
Verner, Ont.

L. FORTIER

BOUCHER ET ÉPICIER

Viandes et provisions — Fruits et légumes



Field, Ont.

A.-A. Roy
QUINCAILLIER
Warren, Ont.

Hôtel National
N. GERVAIS, PROP.
Field, Ont.

Roger Pilon
MARCHAND GÉNÉRAL
Lavigne, Ont.

Mlle S. Demers
RESTAURANT - ÉPICERIE
Verner, Ont.

Hôtel Golden Rose
AZA BERRY, GÉRANT
River-Valley, Ont.

John Léger
MARCHAND
River-Valley, Ont.

J.-O. Robert
RESTAURATEUR
Verner, Ont.

Tél. : 3-0700
Librairie Loisirs
82, rue Beech - Sudbury, Ont.

A. Raymond
BOUCHER
Verner, Ont.

DOCTEUR
J.-V. Ménard
Verner, Ont.

Tél. : 3-1902

J.-R. Marcotte
ÉPICERIES - VIANDES
217, rue King - Sudbury, Ont.

Banque
Canadienne Nationale
D. Perrault, gérant

L'AMI DU PEUPLE

JOURNAL RÉGIONAL DE L'ONTARIO-NORD
82, rue Beech, Sudbury, Ont. Téléphone : 3-0700

W.-A. MARCOTTE

ÉPICERIES - VIANDES
356, rue King, Sudbury, Ont. Téléphone : 3-0601

J.-B. DUCHARME

SERVICE FUNÉRAIRE
73, rue Beech, Sudbury, Ont. Téléphone : 6-6302

A. PARENT

CONTRACTEUR - ÉLECTRICIEN
Plomberie - Chauffage - Réparations de tout genre
118, rue Durham, Sudbury, Ont. Téléphone : 4-4268

POUR UN SERVICE PROMPT

ET COURTOIS

LEBEL ET FILS

NETTOYEURS - - - TEINTURIERS



Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2005

Téléphone : 5-5621

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

142, rue Eyre

Sudbury, Ont.



B N O



C 000 099 634

POUR DU TRAVAIL D'IMPRESSION

- soigné
- à prix raisonnable

IL FAUT S'ADRESSER À :

L'Imprimerie Leclerc

(CONRAD CHARLEBOIS, GÉRANT)

138, rue Maisonneuve

Hull, P. Q.